

André Gorz ressuscite à la Bastille



Dix ans après s'être donné la mort ensemble, le philosophe et sa femme font l'objet d'un beau spectacle de David Geselson.



Eric Aeschmann · Publié le 15 mars 2017 à 17h49

L'entrée en matière est excellente. A 19h35, après avoir patienté serrés les uns sur les autres dans le hall du théâtre de la Bastille, les spectateurs sont enfin invités à entrer dans la salle. Là, dans un décor des années 70, une grande table les attend, chargée d'un buffet-apéritif: vin blanc, vin rouge, cubes de fromage, chips colorés... Nous voici invités par le couple Gorz, dans leur salon parisien, à moins que ce ne soit dans leur maison de l'Aude, où ils passèrent les trente dernières années de leur vie.

Le metteur en scène David Geselson a eu une idée géniale: il a perçu que la vie et les écrits du philosophe André Gorz pouvaient constituer la matière d'un grand moment de théâtre. Le spectacle qu'il en a tiré est donné au théâtre de la Bastille jusqu'au 24 mars, puis à Rennes début avril, avant une grande tournée l'année prochaine (Pau, Oloron Saint-Marie, Gradignan, Le Havre, Arles, Aix-en-Provence, Tulle, Boulazac, Auch, Blois, Cergy-Pontoise, Saint-Valéry-en-Caux, Béthune...).

Simultanément, nous avons republié quelques-uns des articles qu'André Gorz avait publiés dans «le Nouvel Observateur» lorsqu'il était journaliste. Car, venu à la théorie sans passer par l'université, ce philosophe-là gagnait sa vie comme journaliste, sous le nom de plume de Michel Bousquet. Après un passage à «l'Express», il avait participé à la fondation du «Nouvel Obs» aux côtés de Jean Daniel en 1964, où il a longtemps tenu la rubrique économie.

Enfin, troisième facette de cet homme aux identités et multiples, André Gorz s'appelait de son vrai nom Gerhart Horst. Il était né à Vienne en 1924, d'un père juif et d'une mère catholique (et antisémite, comme le rappelle avec drôlerie la pièce). Fils de cette Mitteleuropa détruite par la guerre, marqué l'expérience de l'angoisse telle que la raconte Sartre dans «l'Être et le Néant», il aurait pu sombrer s'il n'avait pas rencontré Doreen, sa femme, qui l'a accompagné toute sa vie et à qui il a dédié son ultime ouvrage «Lettre à D.».

C'est cette lettre qui sert de fil rouge au spectacle de David Geselson. Les premières lignes sont un morceau de bravoure:

Tu vas avoir quatre-vingt-deux ans. Tu as rapetissé de six centimètres, tu ne pèses que quarante-cinq kilos et tu es toujours belle, gracieuse et désirable. Cela fait cinquante-huit ans que nous vivons ensemble et je t'aime plus que jamais.»

Quelques mois plus tard, le 24 septembre 2007, ils allaient choisir de se donner la mort ensemble.

Les lecteurs de BibliObs commencent à bien connaître André Gorz. En septembre dernier, nous avons consacré un long article à la passionnante bibliographie écrite par l'historien Willy Gianinazzi, qui retraçait son itinéraire exceptionnel et ses dialogues avec des penseurs phares du XXème siècle, comme Sartre ou Marcuse. On l'a oublié aujourd'hui, mais, dans les années 70, Gorz était un philosophe de renommée mondiale, traduit dans une vingtaine de langues, et à la pensée duquel Habermas consacrait un séminaire entier.

Sartre, Godard, Illich et les autres

C'est donc avec couple hors du commun que le spectateur commence par prendre l'apéritif. Doreen (jouée par Laure Mathis, formidable sourire à la fois amoureux et triste) et Gerhart (joué par David Geselson lui-même, dont la tête d'oiseau ressemble étonnamment à celle de Gorz) sont là, un verre à la main, papotant avec leurs invités (nous, donc). Comme dans les spectacles de Sylvain Creuzevault, ils parlent sans se soucier de l'autre, chacun dans sa direction, sur le ton de la conversation badine.

Puis peu à peu, leur propos se rapprochent, ils se tournent l'un vers l'autre et les spectateurs comprennent qu'ils sont désormais de trop. C'est le moment de gagner les gradins. De là, on peut saisir l'ensemble du décor. Un plafond suspendu, qui recrée l'intimité d'un intérieur d'avant Ikea et l'invasion des écrans. Deux armoires-bureaux en bois, où chacun écrit à son tour. Des chaises-fauteuils. Une chaîne hi-fi avec tourne-disque. Des livres, des journaux. Nous sommes chez des intellectuels – aujourd'hui, on dirait sûrement, avec une moue dédaigneuse: des bobos.

Entre ces deux êtres qui ont choisi d'être ensemble pour faire face à la vie, la conversation est intense, riche, souvent conceptuelle. Lorsqu'elle le demande en mariage, il lui sort une longue théorie sur l'inexistence de la subjectivité. Quand l'injection d'un produit radiographique chez Doreen déclenche des douleurs insupportables, il établit le lien avec la critique des technologies médicales de son ami Ivan Illich. Et elle ne manque pas de se moquer de ses articles où Gerhard fait de la bagnole un instrument d'aliénation, lui qui aimait tant conduire la sienne...

Mais ces scènes de la vie conjugale sont aussi un tableau de la vie intellectuelle à Paris. Doreen raconte qu'elle s'est fait draguer par Sartre («*mais il ne m'intéressait pas du tout, il était laid*»). Gerhard lit une lettre de Jean-Luc Godard absolument hilarante. C'est que Gorz avait mille contacts, écrivait sur mille sujets avec une plume précise et ferme. Le réentendre aujourd'hui est un bonheur pour l'âme. Pour s'en faire une idée, on ne saurait trop vous encourager à cliquer [ici](#) pour lire un texte cinglant de Gorz sur le journalisme.

C'est à l'aune de ce document et d'autres qu'on voudrait émettre un regret. Si Geselson a eu la bonne intuition de départ, pourquoi ne l'a-t-il pas poussée plus loin? Pourquoi n'exploite-t-il pas plus le matériau disponible? Pourquoi ne s'est-il pas autorisé à imaginer des scènes avec Ivan Illich, Herbert Marcuse, Simone de Beauvoir, Jacques Lanzmann ou Alain Touraine, qui tous furent ses amis? Ça aurait eu de la gueule.

Geselson ne s'est pas donné cette liberté-là. Composé et mis en scène avec une grande finesse, son spectacle dure soixante-quinze minutes, mais on en aurait bien pris au moins une heure de plus. Ce qui aurait permis, peut-être, à l'émotion de s'installer avec plus d'ampleur quand se profile la décision finale. Mais rester sur sa faim, c'est aussi une façon d'en redemander.

Eric Aeschmann

Doreen. Autour de Lettre à D., d'André Gorz.

Texte et mise en scène David Geselson,
Théâtre de la Bastille, jusqu'au 24 mars.